

parmi un ensemble de variables démographiques, familiales et personnelles, l'inclusion dans un réseau d'amis impliqués dans des activités criminelles était l'un des prédicteurs statistiques les plus robustes de la criminalité adulte, aux côtés de l'expression d'attitudes ou de cognitions antisociales, le diagnostic de personnalité antisociale, et un parcours délinquant durant l'enfance ou l'adolescence. Les facteurs socioéconomiques de la famille d'origine arrivaient en second plan.

DES VARIABLES FAMILIALES

La famille représente néanmoins un environnement relié à l'agression de deux manières. Premièrement, le cadre familial constitue la matrice principale du développement émotionnel de l'enfant. Les caractéristiques des échanges quotidiens entre les membres de la famille ont donc un effet important sur le sentiment de sécurité et les capacités relationnelles des enfants. Une étude que nous avons menée en 2016 en France avec le sociologue Sebastian Roché auprès de plus de 12 500 adolescents indique que ceux qui avaient une relation non gratifiante avec leur mère portaient plus fréquemment une arme sur eux, indépendamment de nombreux facteurs socioéconomiques. Des relations plus détériorées avec les parents sont également liées à la pratique d'actes de cruauté sur les animaux, comme je l'ai observé en 2020 sur un autre échantillon de 12 000 adolescents.

Ces observations ne sont d'ailleurs pas spécifiques au contexte occidental. Une étude réalisée dans 60 sociétés différentes a en effet montré que les enfants rejetés par leurs parents se révélaient plus hostiles et agressifs que les autres.

Deuxièmement, la famille représente un lieu d'apprentissage possible de la violence comme auteur ou victime. La valorisation ou la désapprobation de la violence par les parents façonne considérablement les conduites quotidiennes de leurs enfants.

Ces deux types d'influence développementale sont centraux, mais n'épuisent pas l'ensemble des explications susceptibles de rendre compte des liens entre la famille et l'agression. Tout d'abord, il existe une continuité générationnelle dans l'exposition à de multiples facteurs de risque, comme des substances dangereuses présentes dans le logement familial et ayant une incidence sur le fonctionnement cognitif, voire sur le comportement.

Ainsi, en 1996, une équipe de l'université de Pittsburgh a mis en évidence, dans une cohorte de 850 garçons à l'école primaire, une corrélation entre la quantité de plomb détecté dans les os et le risque de développer un comportement antisocial et délinquant. Et en 2001,

une étude allemande sur 171 enfants nés entre 1993 et 1995, et suivis jusqu'à 42 mois, a montré que le développement cognitif et moteur durant cette période de l'enfance est inversement corrélé à la concentration de polychlorobiphényles dans le lait maternel.

Massivement utilisés jusque dans les années 1970, notamment comme fluides diélectriques dans divers équipements, ces composés ne sont plus produits ni utilisés en France depuis 1987. Classés parmi les polluants organiques persistants, ils restent cependant très présents dans le sol et les produits alimentaires d'origine animale.

L'exposition prénatale aux hydrocarbures aromatiques polycycliques, des polluants atmosphériques, affecte aussi le développement cognitif des enfants à 5 ans, comme l'attestent deux études sur des cohortes d'enfants suivis depuis leur gestation, dans les années 2000, l'une en Pologne et l'autre à New York.

Les facteurs de risque auxquels les enfants sont exposés chez eux ne sont pas que chimiques : pauvreté, ressources limitées, violences, éclatement familial, trafic, usage parental de substances sont autant d'éléments susceptibles de favoriser la transmission intergénérationnelle de l'agression. Sans compter le critère de similitude qui, souvent, intervient dans la formation des couples, ce qui peut amplifier les dispositions agressives.

Par ailleurs, les membres d'une même famille s'influencent mutuellement : un frère ou un parent constituent des modèles d'apprentissage permanents. En outre, les méthodes et l'implication éducative des parents peuvent favoriser le développement de la violence.

C'est ce que nous avons observé en 2005 avec Sebastian Roché, dans un échantillon de 1 129 enfants de Grenoble et Saint-Étienne âgés de 13 à 18 ans, dont la moitié étaient des aînés et l'autre moitié au milieu de la fratrie. Les méthodes disciplinaires des parents, comme l'usage de châtiments corporels ou l'incohérence éducative, étaient liées à un



TRIBUNES DU MUSÉUM

LAURENT BÈGUE-SHANKLAND
interviendra le samedi
4 décembre après-midi lors
de la Tribune **Histoire naturelle
de la violence** du Muséum
national d'histoire naturelle,
à Paris.

Événement gratuit,
informations sur
mnhn.fr/tribunes-violence



Les enfants rejetés par leurs parents se révèlent plus hostiles et agressifs que les autres